

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (2001)
Heft:	1
Artikel:	Thorgal face aux tyrans : sur la persistance de l'imaginaire médiéval dans la bande dessinée
Autor:	Mühlethaler, Jean-Claude
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870224

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

THORGAL FACE AUX TYRANS. SUR LA PERSISTANCE DE L'IMAGINAIRE MÉDIÉVAL DANS LA BANDE DESSINÉE

Au-delà des chevaliers et des châteaux forts, dont la présence donne au récit un coloris d'époque plus ou moins crédible, le médiéviste est frappé par la vision du pouvoir que transmet la bande dessinée, comme si les temps n'avaient pas ou guère changé depuis le Moyen Âge. Les tyrans auxquels Thorgal Aegirsson est confronté au fil des aventures, sont à l'image du mauvais prince, tel que le concevaient jadis les clercs, marqués par leur lecture de la Bible. Notre imaginaire est tributaire d'une réflexion vieille de plusieurs siècles, même si les auteurs de bande dessinée ne sont pas forcément conscients qu'ils perpétuent une pensée, laquelle s'inscrit dans la longue durée et tient désormais du stéréotype. Le dessinateur tire profit des images fortes liées à la figure du tyran, car elles se laissent facilement transposer dans le langage visuel. Mais s'ils ne sont pas le lieu d'un renouvellement de la réflexion politique, les récits de Thorgal rappellent, en privilégiant le plaisir de la représentation, la dimension mythique du discours sur le pouvoir à travers les âges.

Quoi toujours ce serait la guerre la querelle
Des manières de roi et des fronts prosternés
(Louis Aragon, *Le Fou d'Elsa*)

La lutte entre les forces du bien et les forces du mal a marqué de son sceau l'univers de la bande dessinée. Représentation privilégiée du pouvoir des ténèbres, le tyran projette souvent son ombre néfaste sur les aventures du héros. Dans les récits de Thorgal Aegirsson, réalisés par Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme, il représente une menace récurrente, incarnée en des personnages, différents certes, mais qui, finalement, ont un air de famille d'un volume à l'autre. Tous empêchent la paix et le bonheur

que Thorgal espère pour lui-même, pour sa femme et, plus tard, pour leurs enfants. Le héros rêve d'une pureté perdue, d'un âge d'or où la violence n'aurait pas encore imposé sa loi au monde. Dans le sillage de l'Eden biblique et des *Métamorphoses* d'Ovide, notre civilisation n'a jamais perdu la nostalgie du temps d'avant la chute, quand l'homme vivait en accord avec la nature et dans le respect de l'autre. À travers son combat contre tout abus de pouvoir, Thorgal rejoint Ami qui, dans *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun, déclarait que l'âge d'or avait pris fin le jour où la propriété était apparue sur terre et — on croit entendre Jean-Jacques Rousseau ! — que les princes avaient aboli l'égalité des origines en imposant leur autorité aux hommes :

N'encor n'avoit fait roi ne prince
Meffais qui l'autrui tost et pince.
Trestuit paraill estre soloient
Ne rien en propre avoir ne voloient¹.

En acceptant le pouvoir et la domination des uns sur les autres, la société a ouvert la boîte de Pandore des vices qui se sont alors répandus dans le monde. Les créateurs de Thorgal Aegirsson ne disent guère autre chose que l'auteur du XIII^e siècle ; avec le Moyen Âge, ils partagent une certaine vision du tyran, laquelle s'inscrit dans la longue durée. C'est à la persistance d'une telle représentation que nous aimeraisons consacrer les quelques pages qui suivent, remontant des aventures de Thorgal à l'époque médiévale, à la recherche des relents d'une pensée antérieure dans notre propre imaginaire.

Le premier volume de Thorgal Aegirsson, *La Magicienne trahie*, s'ouvre sur une scène où s'inscrit, emblématiquement, la violence des hommes et la négation de l'amour. Aux yeux des Vikings du Nord, Thorgal reste un étranger ; comme le dit son nom, il est ce « fils de la mer » que leur ancien roi a jadis recueilli le lendemain d'une tempête. Son successeur, Gandalf-le-Fou, l'a condamné à mourir, car ce bâtard — l'injure est récurrente ! — a osé porter son regard sur sa fille, la princesse Aaricia. Il ne s'agit pas, pour le roi, de rendre justice, mais de venger de sa main un affront personnel. La mort de Thorgal ne contribue en rien au bonheur de la communauté viking, et Gandalf n'y pense pas un

1. *Le Roman de la Rose*, éd. et trad. par Armand Strubel, Paris : Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1992, v. 8449-8452.

seul instant : il se laisse entraîner par ses ressentiments, il n'écoute que son orgueil blessé.

Dès les premières pages, Gandalf se révèle incapable de maîtriser ses pulsions. Quand Thorgal l'accuse non seulement d'être bête et cruel, mais aussi fourbe et lâche, il tire l'épée et inflige à sa victime, attachée à l'anneau des suppliciés, incapable de se défendre, la blessure à la joue dont le héros portera à jamais la marque. La colère pousse cet homme inaccessible à la pitié à un acte de violence gratuite ; il y a du plaisir chez lui à avilir l'autre, à forcer sa propre fille, attachée au mât du navire, à assister au supplice de son amant. Les caractéristiques essentielles du tyran, tel que le voient Rosinski et Van Hamme, se trouvent réunies dans la figure de Gandalf-le-Fou : la cruauté, la soif du pouvoir et de la richesse, dès le premier volume tous les éléments sont en place qui font du roi un seigneur à la fois craint et détesté par son propre peuple. Aucun de ses sujets ne volera à son secours, quand il se trouvera en difficultés face à son ennemie, la magicienne Slive, reine de l'Ile des Mers Gelées : « Ils ont peur. Et tu sais qu'ils te haïssent » (p. 20), pourra-t-elle lancer, ironique, à la figure du roi déchu.

L'appétit insatiable de l'or et du sang — un idéal que les différents chefs vikings ne cessent de proposer à leurs hommes au fil des récits² —, la violence surtout, ravalent Gandalf aux rang des animaux sauvages. Comme eux, il a les yeux rouges, alors que ceux de Thorgal ou d'Aaricia sont bleus ; à la couleur de l'azur s'oppose la couleur inquiétante du feu, laquelle dit la folie qui brûle Gandalf. À sa rage meurtrière répond l'agressivité du loup, le compagnon de Slive. Quand le roi viking cherche à tuer son ennemie évanouie, l'homme et la bête se défient par le regard ; chez le loup, l'or de la pupille émerge dans une sclérotique rouge, tandis que l'iris est rouge, au centre d'une sclérotique jaunâtre chez Gandalf. Lâche, comme Thorgal l'avait dit dès le début, le roi viking n'osera pas affronter l'animal, image inversée de lui-même dans toute sa bestialité (voir *La Magicienne trahie*, p. 25).

Souvent, les victimes ne valent guère mieux que l'opresseur. Slive, enfermée pendant neuf ans dans une tour par Gandalf-le-Fou, est le pendant féminin du roi viking, tout aussi inquiétante

2. Voir Jorund-le-Taureau dans *La Galère noire*, Bruxelles : Le Lombard, 1998 (2e édit.), p. 38 ; Wor-le-Magnifique dans *Louve*, Bruxelles et Paris : Le Lombard, 1990, p. 8.

que lui avec ses cheveux couleur de feu. Le roux n'est-il pas, suivant une tradition judéo-chrétienne fort vivante au Moyen Âge, la couleur des traîtres et des parjures, celle surtout de Judas ?... La reine appartient pourtant à une civilisation autrement plus évoluée que son adversaire puisqu'elle est, avec sa fille (et Thorgal, évidemment), la dernière survivante du peuple des étoiles. Ceci ne l'empêche pas de s'acharner dans la vengeance, traquant, elle aussi, un ennemi blessé pour l'achever... si Thorgal, dans une ultime protestation, n'avait empêché le geste meurtrier en renvoyant Slive et Gandalf dos à dos : « Assez de sang ! Je n'ai que faire de vos haines et de vos avidités de rois »³.

Le constat est sans appel, voire déprimant : quel que soit le degré d'évolution de l'humanité, quelle que soit la partie du globe où se déroule l'aventure, la tyrannie est prête à resurgir, partout et n'importe quand. Le désir de pouvoir est une maladie endémique que l'homme n'a pas su éradiquer, qu'il n'éradiquera jamais. Les événements se répètent, et Thorgal en fait la constatation désabusée, lorsqu'un paysan lui annonce qu'un aventurier, Orgoff l'Invincible, a imposé son autorité à la région : « Encore un conquérant ! Décidément l'histoire des hommes manque de nouveauté »⁴... Seulement, la résurgence du mal ne se laisse pas réduire à une fatalité historique, elle obéit aussi à une logique narrative que la bande dessinée partage, de nos jours, avec le western ou, si l'on remonte à l'époque médiévale, avec le roman arthurien et l'épopée : quelle « geste » pourrait-on chanter, si le héros n'avait pas d'adversaires à combattre, s'il n'y avait aucune injustice à réparer ?

Gandalf-le-Fou et Slive la magicienne ouvrent une imposante galerie de tyrans : le seigneur aux trois aigles dans *L'Île des mers gelées*; les trois vieillards du pays d'Aran dans le volume éponyme; le prince Véronar dans *La Galère noire* et son père Shardar dans *La Chute de Brek Zarith*; Ogotaï, dont la présence inquiétante domine les aventures en Amérique du sud (*Le Pays Qâ, Les Yeux de Tanatloc* et *La Cité du Dieu perdu*); Uébac qui cherche à s'emparer du pouvoir dans *Entre terre et lumière*; Worle-Magnifique, chef cruel des Vikings dans *Louve*; le fourbe Volsung de Nichor qui, sous l'apparence de Thorgal, cherche à s'emparer du pouvoir dans *La Gardienne des clés*; Orgoff, aven-

3. *La Magicienne trahie*, Bruxelles-Paris : Le Lombard, 1984, p. 31.

4. *L'Épée-Soleil*, Bruxelles-Paris : Le Lombard, 1992, p. 7.

turier sans scrupules dans *L'Épée-Soleil*; Thorgal lui-même dans *La Couronne d'Ogotaï*, quand, sous l'influence de l'abominable Kriss de Valnor, il devient le chef d'une bande de pirates qui sèment la terreur sur les mers, poussés par leur passion du lucre et de la puissance.

Des seigneurs vikings aux princes de Brek Zarith, Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme introduisent la variation dans la répétition, la nuance dans un portrait pourtant profondément stable. Un gouffre sépare, semble-t-il, les guerriers du Nord dont la violence, à la fois perpétrée et acceptée, en fait des hommes d'action, et le prince Véronar qui, à l'image des empereurs romains décadents, passe ses jours à boire et à manger : on se croirait dans le *Satyricon* de Fellini !... Mais ceci n'empêche pas Véronar d'être cruel par personnes interposées et, surtout, sa galère contient les immenses richesses qu'il a récoltées parmi les sujets de son père Shardar. Des trésors fabuleux jalonnent les aventures de Thorgal ; ils exercent sur la plupart des hommes une fascination sans égale. Un exemple suffira, tiré de *La Chute de Brek Zarith*. Après la conquête du château ennemi, le premier souci de Jorund-le-Taureau, nouveau roi des Vikings, va aux richesses que le prince Galathorn lui a promises en échange de son aide. Rosinski et Van Hamme consacrent deux pages entières à la visite au trésor : on voit le vainqueur se baigner dans le tas d'or et d'objets précieux, le fouiller de ses mains jusqu'à ce qu'une trappe s'ouvre, engloutissant à la fois le trésor et Jorund-le-Taureau. Le roi meurt, étouffé par les richesses mêmes qu'il convoitait [fig. 1].

Jorund rejoint le prince Véronar, car, d'un point de vue symbolique, il n'y a pas de différence entre la soif des richesses et le besoin de se gaver à longueur de journée. L'un n'est que le prolongement de l'autre : la graisse de Véronar est l'expression visible, et répugnante, de la rapacité d'un tyran qui vit du travail et des souffrances de ses sujets, réduits à l'état d'esclaves. Que le mauvais prince amasse des trésors dans ses



Fig. 1: *La Chute de Brek Zarith*,
p. 32.

caves ou que, de surcroît, il vive dans la volupté, peu importe : tout, en lui, trahit la démesure de l'ogre qui, dévorateur de son propre royaume, construit son pouvoir «sur le sang d'un peuple»⁵. Le commentaire que Thorgal livre en guise de conclusion des *Trois Vieillards du pays d'Aran* s'inspire de la tournure «sucer le sang d'un peuple» relevée par *Le Robert*⁶: le héros utilise une de ces métaphores qui, à force d'être répétées, se sont figées en des expressions toutes faites. Le dessin peut toutefois insuffler une nouvelle vie à la métaphore éculée en la transposant dans le domaine visuel. Quand Rosinski représente le tyran à table, en train de s'enrichir, il propose une image surcodée dont tous les éléments convergent pour dire la rapacité du seigneur. Déjà dans *La Magicienne trahie*, Gandalf-le-Fou trône au centre d'un banquet : les victuailles et les richesses s'amoncellent devant lui, les unes destinées à lui remplir la panse, les autres à finir dans son trésor. Un public médiéval — et nous à sa suite ! — aurait sans peine saisi les enjeux symboliques de l'image [fig. 2].



Fig. 2 : *La Magicienne trahie*, p. 16

Le Moyen Âge a pensé la royauté en métaphores avant même de conceptualiser la notion du pouvoir. À travers la glose des textes bibliques s'est imposée l'image récurrente du prince cannibale⁷: à travers elle, les moralistes dénoncent la *cruelitas san-*

5. *Les trois Vieillards du pays d'Aran*, Bruxelles : Le Lombard, 1984, p. 48.

6. Paul ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris : Le Robert, 1983, vi, p. 133, entrée «sang».

7. Cf. Philippe BUC, *L'Ambiguïté du Livre : prince, pouvoir et peuple dans les commentaires de la Bible au Moyen Âge*, Paris : Beauchesne, 1994, p. 206s.: «Manducation et domination».

glante qui caractérise toute forme de tyrannie. Le tyran est nécessairement glouton : dominé par son appétit de pouvoir et de plaisir, il est un pécheur qui, à l'image du mauvais riche (*Luc XVI, 19-31*), végète dans l'oubli de Dieu et des valeurs vraies — évidemment chrétiennes pour l'époque médiévale.

Le mauvais prince vit au rythme de ses désirs ; il attire fatallement des courtisans à son image, à la fois opportunistes et cupides. Incapable de se maîtriser, il est un être de la démesure et de la déraison, rêvant d'imposer sa loi au monde tout entier. Comme les tyrans du Moyen Âge, comme Volsung de Nichor, figure du mal absolu, Kriss de Valnor est obsédée par un désir de puissance et de richesse impossible à assouvir : ne propose-t-elle pas à Thorgal de devenir le « plus grand conquérant depuis Alexandre »⁸ ?

Thorgal et Alexandre ! Banal en apparence, le rapprochement est un indice révélateur, car il en dit long sur le poids de la tradition dans l'image du tyran que nous proposent Rosinski et Van Hamme. Le Moyen Âge des croisades a, certes, pu admirer Alexandre, conquérant de l'Orient et vainqueur de Babylone. Dans le roman du XII^e siècle qui porte son nom, il fait même figure de bon prince, quand il explique à Porus, roi des Indes, comment il faut gagner l'amour de ses sujets en pratiquant la largesse. Un roi cupide, dit-il, craint toujours de perdre ses biens⁹ : Porus a commis une faute grave en accumulant, comme le feront les tyrans de Thorgal, ses immenses richesses dans les caves de son palais. Un tel trésor est stérile, car il ne sert pas à consolider les liens entre le roi et ses vassaux. Il n'est que le reflet de l'avidité d'un seigneur aveuglé par ses désirs et ses passions : le mauvais roi vit aux dépens de son royaume au lieu de se consacrer au bonheur de son peuple. Il place, pour le dire avec un Moyen Âge aristolélicien, le *bien privé* au-dessus du *bien commun*.

L'avarice et la cupidité sont parmi les attributs les plus importants du mauvais prince : voilà la leçon que le *Deutéronome* (XVII, 14-19) a transmise au Moyen Âge, lui apprenant à se méfier des rois qui possèdent trop de chevaux (signe d'orgueil), qui se lais-

8. *La Couronne d'Ogotaï*, Bruxelles : Le Lombard, 1995, p. 3.

9. ALEXANDRE DE PARIS, *Le Roman d'Alexandre*, éd. par E.C. Armstrong, traduit par Laurence Harf-Lancner, Paris : Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1994, branche III, v. 2267 : « Roi avers crient tous jors que ses avoirs li faille ».

sent séduire par les femmes ou accumulent l'argent et l'or. Ces versets, véritable condensé d'éthique royale, sont un des passages bibliques les plus souvent commentés¹⁰: Jean de Salisbury, théoricien du pouvoir au XII^e siècle, lui consacre un long développement au livre IV du *Policraticus*, dans lequel il oppose systématiquement le bon et le mauvais gouvernement. Largement diffusé au Moyen Âge, ce texte fondateur est emblématique de la pensée politique de toute une époque ; non seulement on n'a jamais cessé de le transcrire, puis de l'imprimer jusqu'à la Renaissance, mais Denis Foulechat, clerc au service du roi Charles V, l'a traduit en français dès le XIV^e siècle. Jean de Salisbury dénonce le goût du luxe et les appâts de la vaine gloire, il défend au prince d'être avare et le met en garde contre la luxure qui trahit non seulement un manque de respect pour l'autre, mais met en danger le fonctionnement même de l'État, car elle consacre le triomphe de la violence sur le droit.

Quand le seigneur place l'assouvissement de ses sens au-dessus des lois qu'il devrait garantir, il manifeste au grand jour ses penchants tyranniques. Le prince du *Mal bleu*, qui vit retranché dans son magnifique palais, indifférent aux souffrances de son peuple, illustre une telle dérive lorsqu'il essaie d'arracher Aaricia à Thorgal. Il reste toutefois récupérable, car il est malgré tout perméable à la mauvaise conscience, à la voix de la raison. Volsung de Nichor ne l'est pas dans *La Gardienne des clés* quand, ivre de pouvoir et de plaisir, il enchaîne un acte répréhensible à l'autre. Dans son comportement, le Moyen Âge aurait reconnu le cumul des vices propres au tyran : lors d'un festin où la bière a coulé à flots, Volsung provoque le chef des Vikings et le tue. La nuit même, il pénètre chez la veuve et la viole sous les yeux (si l'on peut dire) du cadavre étendu sur son lit de parade, foulant ainsi des pieds toutes les lois, divines et humaines. Il est le digne émissaire du serpent Nidhogg, de même que le tyran était, aux yeux du Moyen Âge, un suppôt du diable sur terre.

L'auteur du *Roman d'Alexandre* par contre dote volontiers le héros macédonien de traits christiques. Dans son récit, Alexandre y fait non seulement figure d'élu, mais apparaît comme un bon prince, celui dont Jean de Salisbury disait que, par ses vertus et sa puissance, il était une *imago deitatis*, un représentant de Dieu sur

10. Cf. Jacques LE GOFF, *Saint Louis*, Paris : Gallimard (Bibliothèque des Histoires), 1996, p. 402-4.

terre. Alexandre n'est guère sensible aux attractions des femmes et il pratique volontiers la largesse (trait que la légende n'a cessé de lui attribuer) qu'il prêche à Porus. Il n'en est pas pour autant un roi sans tache, car il reste, pour bien des auteurs antiques et médiévaux, l'homme de la démesure, celui qui a osé défié les dieux. Le roi macédonien ne se contente pas de vouloir dominer le monde connu, mais son *hybris* le pousse à plonger au fond de la mer et à s'élever, à l'aide de griffons, dans les airs, pour jeter sur l'univers le regard d'en haut qui est celui, privilégié, des dieux. Alexandre transgresse ainsi les limites imposées aux humains et répète, pour le Moyen Âge, le geste de Lucifer défiant Dieu : coupable d'orgueil, il mourra peu après, empoisonné au cours du banquet où sont réunis tous les vassaux pour célébrer le triomphe du nouveau maître du monde.

Alexandre meurt à table, trahi par deux seigneurs à qui il avait accordé sa confiance. Même si, dans *Le Roman d'Alexandre*, la mort du conquérant fait écho à la Passion du Christ, livré par Judas à ses ennemis, la quatrième branche du récit introduit un thème récurrent dans les portraits médiévaux du mauvais prince : la cour du tyran est le lieu de tous les vices, c'est le lieu de tous les dangers, voire l'antichambre de l'Enfer selon les moralistes, mais aussi selon certains poètes, quand ils mettent en garde leur public contre les appâts trompeurs de la cour :

La est orgueil, luxure et glotonnie,
Convoitise, mentir, detraction,
Omicide, larrecin, traison,
Envie grant, lascheté et paresce :
C'est l'entrée de l'infernale maison.
(Ballade CXIV, v. 5-9)¹¹.

La bassesse, la lâcheté et la trahison sont aussi monnaie courante dans l'entourage des tyrans qu'affronte Thorgal. Déjà au Moyen Âge¹², le mauvais prince se voit assailli de flatteurs qui chantent ses louanges, tandis que les médisants insinuent le doute

11. *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, éd par le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud, Paris : F. Didot (Société des Anciens Textes Français), 1878, I, p. 231.

12. Pour ces remarques (et des indications bibliographiques), cf. Jean-Claude MÜHLETHALER, «Le Tyran à table. Intertextualité et référence dans l'invective politique à l'époque de Charles VI», in *Représentation, pouvoir et royaute à la fin du Moyen Âge*, éd. par Joël Blanchard, Paris : Picard, 1995, surtout p. 56-62.

dans son esprit. La table du tyran est le lieu de la *garrulitas*, du bavardage malveillant, car plus le ventre se remplit, moins les courtisans contrôlent leur langue et plus le prince est disposé à les écouter. La duplicité et le mensonge règnent en maîtres à la cour du tyran qui, incapable de discerner le vrai du faux, a perdu tout repère éthique ; tirailé entre des avis contradictoires, il n'est pas apte à gouverner le royaume, si ce n'est pour le malheur de son peuple. Ecouteons, une fois de plus, Jean de Salisbury dans la traduction de Denis Foulechat :

Toutesvoies ceulz yci (s.e.: les flatteurs) sont plus a craindre et fuir, car ilz sont plus perilleus pour ce que soubz une couverture de cautelle ilz sont plus soubtilment muciéz et, aussi comme soubz une couverture de reprehension et de correccion ou d'autre bonne cause ou apparance de vertu, se boutent avant, si comme tu en trouveras que aucuns ont fait quant ilz vouloient capter et prendre la benivolence d'autre plus par faillement; si comme dit Lelius, celuy n'est pas ordeneur de loy d'amistié, ains est pourchaceur de batailles civiles et laumeur de noises et farsaneries, qui est appelléz des autres «doulz, lent et tardif»¹³.

Le tyran vit seul, seul comme vivent Shardar (*La Chute de Brek Zarith*), puis son successeur Galathorn (*La Cage*), l'un et l'autre hantés par la crainte d'être trahis par leur entourage, par ces courtisans que Pierre d'Ailly décrit comme des êtres pleins «de fraude, d'envie et de murmure»¹⁴. Pour cet auteur du XIV^e siècle, ni le luxe ni les plaisirs du ventre ne réjouissent le mauvais prince qui, bien avant le «roi d'un pays pluvieux» de Baudelaire¹⁵, sombre dans la mélancolie. Mais là où le *spleen* du prince renvoie au mal de vivre du poète moderne, la mélancolie dénonce, pour l'auteur médiéval, le pécheur qui végète dans l'oubli de Dieu. Si le tyran est triste, c'est qu'il est rongé par l'avarice, «enflé d'orgueil et d'ire» (v. 27), indigne du nom même d'homme puisque, privé des lumières de la raison, il n'est que le jouet de ses pulsions — ce que sont aussi, nous l'avons vu, une bonne partie des tyrans rencontrés par Thorgal. Mais ils ne

13. Denis FOULECHAT, *Le Policratique de Jean de Salisbury* (1372), éd. par Charles Brucker, Genève : Droz, 1994, p. 213.

14. Pierre D'AILLY, «Combien est miserable la vie du tyran», v. 6, cité d'après : J.-C. Mühlthaler, *Fauvel au pouvoir : Lire la satire médiévale*, Paris : Champion 1994, p. 86.

15. *Les Fleurs du mal*, n° LXXVII («Spleen»), *Oeuvres complètes*, éd. par Claude Pichois, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1975, p. 74.

sont guère mélancoliques, trop enclins à jouir pour connaître le « mal du siècle » qu'un lecteur attentif voit pourtant affleurer à Brek Zarith : Shardar honore de sa présence les fêtes qu'il offre à ses gens, mais, vieux et lassé, il reste indifférent aux plaisirs des sens. Quant à la princesse Syrane, elle jette son dévolu sur Thorgal, espérant tromper avec cet étranger l'ennui né d'une oisiveté dorée, dont même les « beaux seigneurs »¹⁶ à la cour de son frère Galathorn n'arrivent plus à la distraire. Le pouvoir et le luxe ont décidément un goût de néant.

De la mélancolie du pécheur au monstre contre nature, le pas est petit pour le Moyen Âge. Au début du XIV^e siècle, les miniatures du *Roman de Fauvel* conservé à la Bibliothèque Nationale de France (fonds fr. 146) iront jusqu'à représenter le mauvais prince sous les traits d'un être hybride qui, tour à tour, est vu comme un centaure ou comme un homme à tête de cheval. Ni tout à fait homme, ni tout à fait animal, Fauvel le maléfique est l'allégorie à la fois du triomphe des sens sur l'esprit et l'allégorie du désordre qu'il a introduit dans le monde¹⁷. Il est d'autant plus inquiétant qu'il transgresse l'ordre de la création tel que Dieu l'a voulu ; par sa seule présence, il fait peser la menace d'un retour au chaos primordial — comme le serpent Nidhogg le fera dans *La Gardienne des clés*, quand il essaiera d'abolir les frontières entre les mondes en s'appropriant la ceinture de la gardienne.

Êtres de la métamorphose, Fauvel et Nidhogg sont des monstres. L'épithète de *monstre* revient volontiers au fils des aventures de Thorgal, quand il s'agit de dénoncer des hommes assoiffés de sang, sans le moindre respect pour l'adversaire. De Slive, toute vouée à sa vengeance dans *La Magicienne trahie*, à Ogotaï qui reste sourd à la voix de la raison au point de vouloir tuer son propre fils (Thorgal), on assiste à un véritable crescendo d'une violence absurde, à travers laquelle s'exprime la force des pulsions non maîtrisées ou, pour parler en médiéviste, l'aveuglement spirituel des hommes en proie au péché.

Parmi ces tyrans que l'on qualifie de « monstres », le seigneur de Brek Zarith mérite qu'on s'y arrête, car lui seul semble com-

16. *La Cage*, Bruxelles : Le Lombard, 1997, p. 7.

17. Cf. Michael CAMILLE, «Hybridity, Monstruosity, and Bestiality in the *Roman de Fauvel*», in *Fauvel Studies. Allegory, Chronicle, Music, and Images in Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS Français 146*, éd. par Margaret Bent & Andrew Wathey, Oxford : Clarendon Press, 1998, p. 161-74.

prendre et maîtriser les mécanismes du pouvoir. Shardar se maintient sur son trône vacillant avec l'aide de Helgith, un savant borgne dont la difformité inquiétante aurait suffi, aux yeux du lecteur médiéval, à le qualifier de suppôt infernal. Il met volontairement terme à son règne en faisant empoisonner ses courtisans lors d'un banquet, refusant d'admettre que la fin de son royaume soit le fruit du hasard ou due à la supériorité de ses ennemis. Ce prince n'est pas seulement un monstre aux yeux de son neveu Galathorn (*La Chute de Brek Zarith*, p. 30), scandalisé par cet ultime acte de cruauté, parfaitement gratuit. Shardar lui-même avoue qu'il est devenu tel par l'exercice du pouvoir — comme le deviendra, fatallement, le nouveau seigneur de Brek Zarith, s'il veut, à son tour, régner sur la bassesse, l'hypocrisie et la trahison [fig. 3].



Fig. 3 : *La Chute de Brek Zarith*, p. 34

son fils, instrument indispensable à la réalisation de ses rêves. Même s'ils se rejoignent dans leur mépris pour les hommes, Shardar n'est pas le Caligula d'Albert Camus, imposant la loi aveugle de l'absurde à ses sujets. Il n'a pas la clairvoyance de l'empereur romain, pour qui le pouvoir sert seulement à révéler aux hommes la vie et le monde tels qu'ils sont en réalité :

Mais Shardar le cynique a beau faire de la terreur et du plaisir l'instrument efficace de sa domination, il a beau échafauder ses plans avec la rigueur d'un scientifique et le goût du risque d'un joueur, il n'en reste pas moins obnubilé par son désir insatiable de pouvoir. Peu lui importe de perdre son royaume puisqu'il pense avoir les moyens de conquérir un empire (p. 43), voire la terre tout entière. Il perdra le contrôle de soi lorsqu'il découvrira que ses projets sont devenus impossibles, giflant et insultant Aaricia (p. 43) qui lui a soustrait

CALIGULA

Non, Scipion, c'est de la clairvoyance. J'ai simplement compris qu'il n'y a qu'une façon de s'égaler aux dieux : il suffit d'être aussi cruel qu'eux.

SCIPION

Il suffit de se faire tyran.

CALIGULA

Qu'est-ce qu'un tyran ?

SCIPION

Une âme aveugle.

CALIGULA

Cela n'est pas sûr, Scipion¹⁸.

Selon Camus, Caligula sait ce qu'il veut, il obéit à un mobile qui dépasse ou, plutôt, ne s'identifie en aucune manière à la quête du pouvoir personnel et à la soif de la richesse. Figure du dictateur moderne, il n'en est que plus dangereux et imprévisible : sous le masque de l'empereur romain transparaît la silhouette inquiétante d'Adolf Hitler qui réalise ses convictions idéologiques à travers un programme politique dont rien ne le fera dévier.

Quand Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme évoquent Hitler, ils le voient, eux, sous les traits d'Ogotaï, dieu vivant assoiffé de sang, célébré par ses prêtres et protégé par les gardes noirs. Dans *La Cité du dieu perdu*, le souvenir des rites mayas renvoie aux manifestations de masse chères au régime nazi ; à travers l'évocation des sacrifices humains, inondant de sang les marches de la pyramide, se profile la folie meurtrière dans laquelle l'Allemagne a été entraînée par son dictateur. Ogotaï, en effet, est fou, fou de douleur et de solitude, obsédé par l'idée de venger les siens qui ont tous péri sur terre. Homme pétri de haine, Ogotaï n'a pas la lucidité de Caligula : il est une âme aveugle, un tyran fermé à la voix de la raison, ainsi que le conçoit Scipion dans le sillage d'une tradition qui remonte au Moyen Âge.

La nouveauté que Camus reconnaît au phénomène hitlérien reste étrangère aux récits de Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme. Quand ils considèrent la cruauté et l'avidité endémiques du tyran comme le fruit de son aveuglement spirituel, leur imaginaire — et en majeure partie le nôtre ! — plonge ses racines dans l'imaginaire médiéval. Sur un point essentiel pourtant, la série de Thorgal s'écarte de la tradition : au Moyen Âge, le bon prince est

18. CAMUS, *Caligula*, Paris : Gallimard (Folio), 1980, acte III, scène 2.

un idéal, vers lequel les auteurs des *miroirs des princes* n'ont jamais cessé de guider les responsables politiques¹⁹. Même si Pétrarque et quelques autres philosophes étaient, déjà à l'époque, convaincus que tout pouvoir est mauvais²⁰, la plupart des clercs croyaient à une perfection possible, à un prince qui, attentif à leurs conseils, gouvernerait au service du bien commun. Aux yeux de Rosinski et Van Hamme, un tel idéal n'est qu'un leurre, et un leurre dangereux, car il peut tromper les peuples. Le pouvoir corrompt nécessairement; même Tanatloc, beau-père et adversaire d'Ogotaï (*Les Yeux de Tanatloc*), impose son autorité en se

faisant reconnaître comme un dieu, puis recourt, dans sa lutte contre son beau-fils, à la violence des mercenaires. La crainte inspirée par le prince était, aux yeux des théoriciens du Moyen Âge, une crainte salutaire, car sur elle reposaient l'ordre social et la paix avec les pays voisins. Mais rien — même pas une cause apparemment juste — ne saurait justifier aux yeux de Thorgal le pouvoir qu'un individu prétend exercer sur les autres hommes [fig. 4].

Thorgal Aegirsson est ici le porte-parole de ses auteurs. Grzegorz Rosinski l'a confirmé, quand, réunis autour d'une table au *Chat Noir*, nous avons repris la question soulevée par sa conférence (du 14 juin 1999) à l'Université de Lausanne: après les dictatures de Hitler et de Staline, disait-il,



Fig. 4: *La Chute de Brek Zarith*, p. 47

autour d'une table au *Chat Noir*, nous avons repris la question soulevée par sa conférence (du 14 juin 1999) à l'Université de Lausanne: après les dictatures de Hitler et de Staline, disait-il,

19. Sur l'évolution du genre au Moyen Âge, on lira avec profit Michel SENELLART, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris : PUF, 1995.

20. Cf. Peter VON MOOS, « Les Solitudes de Pétrarque. Liberté intellectuelle et activisme urbain dans la crise du XIV^e siècle », *Rassegna Europea di Letteratura Italiana* 7 (1996) 32.

comment serait-il possible de donner ne serait-ce qu'un semblant de légitimité à un pouvoir absolu ?

Voilà la leçon que Rosinski et Van Hamme ont tirée des événements qui ont ensanglanté le monde au xx^e siècle. La série des Thorgal ne nous en livre pas moins une image du tyran où la tradition pèse de tout son poids. L'esprit du Moyen Âge continue à souffler dans la galerie des mauvais seigneurs bien plus qu'il ne revit à travers le souvenir des incursions vikings des xi^e et xii^e siècles ou l'évocation des civilisations précolombiennes. Châteaux forts, combats à l'épée ou à l'arc donnent aux aventures de Thorgal un vernis historique, un coloris d'époque. Mais quand elle campe ses tyrans, la bande dessinée ne fait pas œuvre de reconstitution, elle témoigne de la fécondité d'un imaginaire qui a traversé les siècles, au point de marquer de son sceau notre propre vision du monde. En tant que médiéviste, je suis sensible à la persistante vitalité d'une mentalité médiévale au fond de nous-mêmes, sensible surtout à la dimension mythique de la représentation du pouvoir ; en tant qu'intellectuel à l'aube du troisième millénaire, je m'interroge pourtant sur le bien-fondé d'une pensée qui, désormais, se nourrit de stéréotypes. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, nous pouvons faire notre — avec plaisir ? avec amertume ?... à chacun d'en décider ! — la constatation de Thorgal : au plus profond de nous-mêmes, nous sommes encore des hommes du Moyen Âge [fig. 5].

Jean-Claude MÜHLETHALER
Université de Lausanne



Fig. 5: *La Galère noire* [dessin inédit exemplaire dédicacé à mes enfants]